

SANDRINE ROY

DILEMME

POLAR

EAUX 
TROUBLES

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur : www.editionseauxtroubles.com

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. »
(art.L.122-4)*

Conception graphique et mise en page : Isabelle Stoelen
Graphisme : Tamara Delloue

Copyright ©. Tous droits réservés.
© Éditions Eaux Troubles 2020
ISBN : 978-2-940606-18-4

Pour Maud

Automne 2000

Le lendemain serait le jour de passage des éboueurs. Les containers débordaient de sacs plastiques puants. Il y en avait partout sur les trottoirs, éventrés par les chiens errants, les chats ou les mauvais citoyens qui se foutaient bien du travail des autres.

Toutes ces immondices répugnantes lui donnaient envie de vomir. Des quantités et des quantités de nourriture jetée, gaspillée, promise à la pourriture dans une décharge à la sortie de la ville, loin des pavillons propres qui dégueulaient leurs déjections, qu'on enterrait loin, hors d'atteinte.

Dans cette résidence-dortoir, toutes les maisons se ressemblaient, construites sur le même modèle fonctionnel dépourvu de toute humanité. Des rues où s'alignaient les mêmes allées de gravier bon marché, les mêmes portes d'entrée qu'un simple coup de pied suffisait à défoncer, les mêmes garages aux dimensions d'une Twingo, les mêmes volets à la peinture bleu lavande pour donner une note provençale à la laideur banlieusarde.

Tout à coup, il y eut du mouvement dans la maison qu'il surveillait depuis des mois. À l'étage, seule une fenêtre demeurait allumée, toutes les autres avaient été éteintes depuis plus d'une heure. Ce qui signifiait que la fille aînée était encore réveillée, ainsi que la mère de famille, en bas, qui attendait comme un bon petit chien que son mari rentre au bercail. Il

travaillait comme vigile à la CAT, la Centrale d'achat de Technocell, dans la ville voisine. Ses horaires changeaient tous les quinze jours : tantôt il était en poste la journée, le reste du temps, il était de nuit.

La Peugeot emprunta l'allée, stoppa devant le garage. L'homme qui s'extirpa du véhicule était grand, mais sa fâcheuse tendance à lever le coude avait eu raison de sa musculature, qui s'était transformée en une masse grasseuse flasque. À trente-huit ans, il avait l'air d'en avoir cinquante. L'aspect légèrement jaunâtre de ses yeux trahissait une fragilité hépatique due à la boisson. Son visage un peu bouffi achevait d'indiquer un penchant certain pour la bouteille.

La femme avait ouvert la porte. Elle se tenait sur le seuil, l'air inquiet, son regard scrutant la rue à droite et à gauche comme si elle craignait de voir surgir un intrus dans la nuit. Peut-être avait-elle senti que ce soir serait le dernier d'une vie sans saveur.

Elle n'avait pas d'emploi. Ayant mis trois enfants au monde, elle restait à la maison à longueur d'année, ne sortait que pour faire les courses au supermarché, aller accompagner ou récupérer sa progéniture à l'arrêt de bus au bout de la rue. Des yeux éteints, ridée avant l'âge, une poitrine dégoulinante sous le pull acheté à bas prix, elle portait les marques de ses maternités successives comme les stigmates sur le corps du Christ.

Combien y en avait-il comme elle ? Des milliers ? Des millions ? Et leurs rejetons ingrats pullulaient, se reproduisaient de façon exponentielle. Il fallait nourrir toutes ces bouches, chaque jour, trois fois par jour. À la cantine, au restaurant, dans les foyers, les hôpitaux, les maisons de retraite. Des tonnes et des tonnes de viande, de pâtes, de fruits, de légumes qu'ils engloutissaient ou gaspillaient parce que personne ne se soucie de tous ces déchets qui s'amoncellent.

Il jouait avec la lame du couteau à cran d'arrêt. Clac ! Le

bruit sec ponctuait chacune de ses respirations. Le mécanisme fonctionnait à la perfection. Clac ! Le mari venait de pénétrer dans la maison, sans un regard pour la malheureuse créature qui s'était donné la peine de l'attendre, comme chaque soir. Clac ! Encore quelques heures de patience et il pourrait enfin régler les comptes, réguler le flux infernal des naissances de cette race dépravée. Clac ! Il anticipait le moment où il leur donnerait le choix. Clac ! L'incompréhension dans leurs yeux. Clac ! L'impossibilité de raisonner. Clac ! La terreur. Clac ! La mort.

Chapitre 1

Avril 2015

La propriété des Salvant-Perret s'étendait sur plus de huit cents hectares avec ses vergers, ses champs fertiles et ses pâturages verdoyants où paissaient de robustes vaches normandes, prisées pour la richesse de leur lait. La famille, seulement composée de trois membres, s'y était installée une vingtaine d'années plus tôt. Des nouveaux riches que l'on avait regardés de travers au début.

Vincent Salvant-Perret exerçait le métier fort lucratif de marchand de biens. Sa femme, la discrète Hélène, avait enseigné le français dans le lycée de la commune jusqu'à son départ à la retraite. Quant à leur fils unique, Louis, après une scolarité chaotique, il avait fini par intégrer les forces de police, où il s'épanouissait, contre toute attente.

À défaut d'être aimés, les Salvant-Perret étaient respectés parce qu'ils employaient une dizaine d'autochtones à plein temps dans leurs champs et leurs fermes. Ils recrutaient des saisonniers parmi les villageois lorsque la période des récoltes pointait son nez. En homme d'affaires aguerri, Vincent avait vite compris qu'il lui fallait engager un régisseur du coin pour fédérer tout son personnel. Auguste Bénichou était cet homme. Un gaillard du Calvados avare en paroles mais à l'esprit et au regard

aiguïsés. Rien de ce qui se passait au domaine ne lui échappait.

Si Louis avait écouté ses parents, il aurait eu droit au repas dominical chaque semaine dans leur propriété. C'était sans compter sur son ex-femme, qui avait rapidement mis le holà à cette tradition familiale qui les condamnait à sacrifier tous leurs *week-ends* au nom d'une belle-famille dont elle ne partageait aucune valeur.

Depuis leur divorce, Louis avait repris le rythme des dimanches chez ses parents. Il avait besoin de cette routine pour se donner l'impression que l'ordre régnait dans sa vie de flic désormais célibataire. Il ne voyait sa fille qu'un dimanche sur deux et encore, lorsqu'il n'était pas accaparé par son boulot. D'où des rapports plus que tendus avec France-Alix, dont le caractère n'était déjà pas facile du haut de ses quinze ans. Quant aux vacances, qu'il aurait dû passer avec elle à raison d'une période égale à celle de son ex, il n'avait jamais réussi à se libérer plus de trois jours d'affilée en été. À Noël, c'était pire. On aurait dit que tous les malfaiteurs se donnaient le mot pour faire leurs sales coups à ce moment-là.

Anne en avait eu assez de ne pas pouvoir compter sur lui. C'était déjà le cas lorsqu'ils étaient mariés. Mais à présent que les liens étaient rompus, elle ne s'embarrassait plus d'une patience dont elle avait toujours été dépourvue : puisqu'il manquait à tous ses devoirs de père, il ne voyait plus sa fille. Problème réglé.

En ce dimanche d'avril, les fleurs des cerisiers étaient déjà passées. De petites billes vertes s'étaient formées au milieu du feuillage. Bientôt, les enfants des agriculteurs et des familles du coin viendraient s'empiffrer et se tordraient de coliques.

Vincent Salvant-Perret aimait se promener dans la cerisaie après un bon repas de famille. Louis l'accompagnait volontiers depuis quelques mois, ce qui n'avait pas été le cas ces dernières années. Il devenait plus attaché à la terre avec l'âge. Avec les épreuves de la vie aussi, sans doute.

— France-Alix a téléphoné à ta mère mercredi dernier. Elle a besoin d'un nouvel ordinateur.

— Quoi ? Mais je lui en ai acheté un à Noël dernier, qu'est-ce qu'elle en a fait ?

— Elle dit que c'est le fils du nouveau petit ami d'Anne qui s'en sert.

— Anne a un nouveau mec ?

— Ça fait six mois, Louis. Depuis combien de temps n'as-tu pas discuté avec ta fille ?

Celui-ci haussa les épaules en soupirant. Le temps passait trop vite, ou pas assez, tout dépendait du point de vue.

— Je ne sais pas, des siècles sans doute. De toute façon, Alix me traite comme un étranger les rares fois où elle vient à la maison. Elle arrive, elle jette ses affaires sur un fauteuil, s'enferme dans sa chambre pour fumer cigarette sur cigarette, et je ne la vois qu'au moment de manger. Quand elle daigne m'honorer de sa présence.

— Tu devrais faire attention avec cette enfant, essayer d'avoir une vraie discussion avec elle. Vous étiez si proches quand elle était petite ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a changé ?

— Qu'est-ce qui a changé ? Tu me demandes ce qui a changé ? Papa, ouvre un peu les yeux : c'est la situation qui a changé, pas moi ! Tu sais bien que je n'ai jamais été très expansif comme garçon. Et avoir des enfants, ça me faisait flipper. Anne a insisté, j'ai cédé. Mais je l'avais prévenue que mon boulot passait avant le reste. Elle le savait, je ne l'ai pas prise en traître, je ne lui ai pas menti, je ne lui ai jamais caché qui j'étais.

— Mais ta fille n'y est pour rien, Louis. Elle n'a rien demandé à personne et elle est malheureuse.

— C'est très regrettable. Crois-moi, j'ai bien conscience de mes lacunes en tant que père, mais que veux-tu que j'y fasse ? C'est Anne qui en a la garde et Alix me déteste.

— Ne dis pas ça, ce n'est pas la vérité, temporisa Vincent. Tu es son père, elle t'aime. Je pense simplement qu'elle ne sait pas

comment te le montrer parce que la situation a dégénéré. Et elle est à un âge où une jeune fille change. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Louis s'arrêta au beau milieu du rang de cerisiers. L'herbe venait d'être tondue, ça sentait bon, et le soleil apparaissait par intermittence entre deux nuages. Il fixa son père, les sourcils froncés.

— Tu ne m'as pas fait la morale depuis l'âge de douze ans, papa. À quoi tu joues exactement ? Alix n'a pas téléphoné simplement pour demander un nouvel ordinateur, n'est-ce pas ? Je n'y crois pas une seconde, ça ne tient pas la route. Alors, crache le morceau : qu'est-ce qui se passe au juste ?

Louis avait raison. Son père passait d'un pied sur l'autre, une main sur sa hanche, l'autre pinçant sa lèvre inférieure entre deux doigts, geste significatif chez lui lorsqu'il était dans l'embarras.

— Elle a demandé à venir vivre avec nous au domaine.

— Anne est d'accord ? s'étonna Louis.

— Elle ne le sait pas. France-Alix nous a d'abord posé la question pour savoir si on accepterait avant d'en parler à sa mère. Mais la vérité, c'est qu'elle n'ose pas le lui dire. Alors, on avait pensé...

— Que je pourrais demander à Anne de laisser sa fille unique aux bons soins de son ex-belle-famille, en espérant qu'elle ne m'étrangle pas de ses propres mains, termina Louis avec un rire sans joie.

— Écoute, je sais que ce n'est pas facile. Mais pense au bon côté des choses. D'une part, France-Alix te sera reconnaissante de faire cette démarche pour elle. Et d'autre part, avec nous, elle ne manquera de rien. Tu crois que c'est une vie de partager son existence avec une nouvelle famille tous les six mois ? Anne en est à son troisième essai de concubinage depuis votre divorce et France-Alix est au milieu, la pauvre enfant !

— Pourquoi tu ne m'as pas dit tout de suite qu'elle voulait vivre avec vous ?

— Je ne savais pas quelle serait ta réaction. Et France-Alix craignait aussi que tu ne sois pas d'accord.

— C'est ridicule ! Pourquoi m'opposerais-je à ce qu'elle vive avec vous ?

— Je pense qu'elle craignait que tu lui en veuilles de préférer vivre avec nous plutôt qu'avec toi.

Louis se mit à rire franchement, cette fois. D'où venait cette soudaine culpabilité ? Sa fille lui adressait à peine la parole et elle s'inquiétait de froisser sa sensibilité ? C'était à n'y rien comprendre. En même temps, l'adolescence n'était déjà pas simple chez les garçons, il se rendait compte que c'était pire chez les filles. Non seulement Alix avait un comportement arrogant envers ses deux parents, mais au lycée, elle répondait aux professeurs, trichait aux évaluations parce qu'elle n'étudiait pas, séchait les cours et imitait la signature de sa mère afin de cacher ses forfaits. Anne ne la maîtrisait plus, son père encore moins.

— Je parlerai à Anne, finit-il par céder. Mais j'aurais préféré qu'Alix en discute avec moi d'abord. Je sais bien que je suis loin d'être parfait comme père, mais je ne l'ai jamais maltraitée.

— Personne n'a jamais prétendu le contraire non plus, admit son père. Et cesse de te rabaisser tout le temps, tu me fatigues !

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes, chacun absorbé par ses propres pensées. Une horde hurlante d'étourneaux passa en une masse désordonnée au-dessus de leur tête et les volatiles allèrent se poser sur les fils électriques dans le champ voisin. Bientôt, dès que les cerises seraient mûres, ils s'abattraient par centaines et pilleraient les arbres fruitiers.

Alors qu'ils atteignaient le bout du rang, le portable de Louis vibra dans la poche intérieure de son blouson de toile. Il l'en extirpa pour répondre à Antoine Amary, son supérieur. Fini le *week-end* : toute une famille venait d'être retrouvée assassinée à son domicile. C'était pas beau à voir, selon Amary. Seul le plus jeune des quatre enfants avait été épargné.

Louis partit sur-le-champ.

